

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU «LIBERTAIRE»

FRANCE	ETRANGER
Un an... 22 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 11 fr.	Six mois... 15 fr.
Trois mois... 5 fr. 50	Trois mois... 7 fr. 50
Chèque postal Frémont 1642-80	

Administration : Frémont
Rédaction : Pierre Mualdès
23, Rue du Moulin-Joly, Paris, 14^e
(Angle de la r. Fontaine-au-Roi prolongée
au-dessus du Modern Garage, 2^e étage.)

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté, adéquat à chaque époque.

AU CHEVET du Capitalisme malade

MONSIEUR HERRIOT, une fois de plus, a parlé pour ne rien dire. On attendait de ses discours du Havre quelques précisions sur les buts qu'il se propose et que se proposent avec lui les augures qui vont se réunir à Washington. Au lieu de ces précisions, le plénipotentiaire français a prononcé un de ces discours chaleureux et vides dont il semble avoir le secret. Bien entendu, il y est question du peuple de France, « ce peuple laborieux, patient, qui, silencieusement (sic), devant sa charrette... demande pour ses enfants la tranquillité et la paix ». Le peuple de M. Herriot a sans doute de longues oreilles.

Quant aux conversations, à vrai dire, il n'est pas facile de savoir sur quoi elles vont rouler. M. Herriot a bien parlé des *difficultés* et des *risques* qu'il y avait à s'assembler ainsi et à discuter du sort du monde, mais, très discrètement, il n'a pas insisté sur ses appréhensions. Il faut cependant voir dans ces propos une attitude assez embarrassée et réticente. M. Herriot, comme les autres invités du président Roosevelt, se prépare, en effet, à ne rien lâcher d'essentiel. Représentant responsable, quoi qu'on en dise, de l'impérialisme français, il a pour mission d'accommoder les vus un peu nébuleuses et quasi-wilsoniennes de Roosevelt avec les exigences inéluctables de la France capitaliste et versaillaise.

Dès lors, on peut bien penser que, quel que soit l'effort de notre ex-normalien pour faire pénétrer, comme il dit, les *procédés de l'analyse française au centre de synthèses encore obscures*, les conversations de Washington sont vouées à un échec certain.

S'en doute-on déjà en Amérique ? Un télégramme de Washington, du 17 avril, semblerait l'indiquer. C'est une véritable mise en garde contre les espoirs démesurés que la conférence a pu faire naître dans certains milieux. La dépêche s'inscrit contre de faux bruits qui pourraient laisser croire que les États-Unis accepteraient, dans l'espoir de favoriser une reprise du commerce mondial, d'ouvrir leurs portes aux importations étrangères. Si les représentants étrangers, continue la dépêche, ont nourri de tels espoirs, ils seront certainement déçus par les conversations à venir.

Voilà un son de cloche assez fâcheux dans un pareil moment. Gageons cependant qu'il ne calmera pas l'enthousiasme anticipé des Français laborieux et patients dont parle Herriot et qui, naseaux levés et sabots allégés, attendent, pleins d'espérance, au pied du Sinaï américain.

En vérité, aussi bien à Washington que dans la prochaine conférence économique mondiale de Londres, on cherchera vainement à renflouer le capitalisme malade, bien malade. Déjà les consultations américaines qui vont s'ouvrir ressembleront fort à ces rituelles réunions de médecins au chevet du patient qui déjà tourne de l'œil. Encore si les experts étaient d'accord sur le traitement à appliquer au malade, on pourrait peut-être espérer un miracle. Mais chacun de ces messieurs a sa méthode qu'il prétend imposer. On va donc se disputer, à Washington, autour du traité de Versailles, des tarifs, du corridor, du désarmement sans parvenir à s'entendre.

Ce n'est pas nous qui nous plaindrons, car l'entente des hommes d'Etat se tourne toujours, en dernière analyse, contre le prolétariat mondial. Nous nous réjouissons donc de voir le mal du capitalisme s'aggraver de jour en jour jusqu'à la chute finale, la mort d'un régime de boue et de sang.

Mais se réjouir n'est pas assez, il faut encore travailler de toutes nos forces afin que la bête n'échappe pas à son sort, afin d'épargner à la classe ouvrière ses derniers et dangereux soubresauts de vie : le fascisme et la guerre.

LASHORTS.

LIRE EN 2^e PAGE :

Aspects modernes, par Bernard ANDRÉ.

EN 3^e PAGE :

Les Livres.

Le Théâtre et nous, par A. MADIN.

EN 4^e PAGE :

L'Affaire Pétrini.

Les métallos en bataille Une motion inutile

Les exploités de Citroën déjouent toutes les manœuvres et résistent victorieusement

Les ouvriers de Citroën en sont à leur quatrième semaine de lutte. Depuis le 29 mars, ils mènent avec une énergie farouche une des plus importantes batailles sociales qui aient été livrées depuis la guerre, dans la région parisienne.

DEVANT LES USINES

La lutte est dure, âpre, les métallos ont conscience de l'enjeu de la bataille et font montre d'un entrain, d'une foi admirable. A tel point que les réunions organisées par le comité central de grève obtiennent chaque jour plus de succès. Audacieux, vibrants, enthousiastes, manifestent une volonté de lutte inébranlable.

Chaque matin, piquets d'égrevé, autour des usines. Javel est en état de siège. Flics, gardes mobiles, gardes à cheval sont là en groupes compacts. Les grévistes vont et viennent, échantillant leurs impressions.

Tout à l'heure vers huit heures, le « service d'ordre » va dégager, refoulant loin des usines silencieuses, la foule des ouvriers qui veillent à ce que le mouvement ne soit point torpillé par les jaunes.

UNE NOUVELLE MANŒUVRE
DE LA DIRECTION

La direction ne désarme pas. Devant l'insuccès quasi-complet de ses précédentes manœuvres, elle en tente constamment de nouvelles. C'est ainsi que ces jours derniers elle a fait envoyer des convocations individuelles aux sans-travail qui avaient fait une demande d'emploi avant le conflit. Des ouvriers victimes des derniers licenciements du seigneur de Billancourt, ont également été invités par lettre à se présenter au bureau d'embauche de la rue Balard.

Le calcul de la direction apparaît clairement. Quand Citroën aura ainsi embauché un nombre jugé suffisant de pauvres hères, totalement démolis par la misère, il ouvrira brusquement ses portes. Cette brusque réouverture survenant après de longues semaines de privations, au moment même où les maigres économies des grévistes seront épuisées et où commencera une ère de plus dures restrictions, provoquera selon la direction, un certain fléchissement, qui se traduira par des rentrées massives dans toutes les usines. Et, seuls, pensent les colonels, les éléments les plus énergiques, les plus conscients resteront devant les portes, mais ils pourront être immédiatement remplacés en grande partie par les chômeurs embauchés pendant le conflit.

La fabrication pourra ainsi reprendre son rythme à peu près normal, et la direction sera ainsi débarrassée des ouvriers ayant une conscience de classe.

LA RESISTANCE OUVRIERE

Le comité central de grève, qui est composé d'un délégué de chaque atelier, prend des mesures pour paralyser l'embauchage et faire ainsi échouer à cette nouvelle et dangereuse manœuvre.

Dans les autres usines du groupe, le mouvement se maintient total. A Levallois, les deux usines Michelet et Rothschild sont sous une garde imposable de flics divers. A Clichy, même situation. A Saint-Ouen, les ouvriers tiennent de nombreuses réunions et sont soutenus dans leur lutte par l'unanimité des habitants de cette cité ouvrière.

L'INTRANSIGEANCE PATRONALE

Après cette quatrième semaine de lutte, on peut dire que la situation est inchangée.

Les deux parties restent farouchement sur leurs positions. Les grévistes déclarent ne pas pouvoir aller dans la voie de la conciliation, au-delà de leur dernière proposition d'accepter une réduction de 5 % sur le boni, qui assure à leurs exploités une marge supplémentaire de bénéfice de 400.000 francs par mois. Cependant que Citroën maintient sa volonté d'imposer une réduction de 15 %. Dans le désir d'ameuter l'opinion publique contre les grévistes, il affirme dans des déclarations à la presse, complaisamment publiées, qu'après cette réduction les salaires payés dans ses usines seraient encore supérieurs à ceux payés dans les autres usines de la région parisienne. On sait la valeur de cette déclaration. Si en effet Citroën donne quelques sous de plus de l'heure à ses ouvriers, ce n'est pas pure philanthropie, mais bien pour conserver son personnel. Car il va de soi, que si les salaires étaient les mêmes chez Citroën que partout ailleurs, aucun ouvrier n'accepterait de fournir un labeur forcé, d'être un maillon, esclave de la chaîne inhumaine et de sa cadence inexorable. Les méthodes de surexploitation dues à une rationalisation constamment développée, perfectionnée, se traduisent inévitablement par une diminution du coût de la main-d'œuvre ; par conséquent, par un accroissement continu des bénéfices, ainsi que l'indiquent les chiffres combien éloquentes des bilans publiés ces dernières années. Citroën peut donc donner quelques misérables sous de plus à ses exploités, sans dommage pour ses actionnaires et sans rendre pour cela problématiques, ses parties de plaisir, au turf, sur la Côte d'Azur, ou sans craindre de se faire plumer davantage par les croupiers des entreprises d'escroqueries, qui ont la charge, à vrai dire presque morale, d'amaigrir les portefeuilles congestionnés des ventres dorés.

LA VOLONTE DE LUTTE

Ainsi les positions étant bien prises, le conflit menace de se prolonger. Les travailleurs en lutte savent qu'ils continuent l'effort des textiles du Nord, pour faire échouer à la nouvelle tentative du capitalisme en vue de restreindre le niveau de vie de la classe ouvrière, par la diminution générale des salaires. N'ayant pas été conviés au partage des super bénéfices de la période de « prospérité », les prolétaires sont bien décidés à ne pas participer à la grande pénitence jugée indispensable, par tout le clan des économistes distingués. Et pour cela, il est nécessaire que les ouvriers renforcent leurs organisations économiques. Qu'ils se syndiquent. Le mouvement de Citroën montre ce qu'une volonté collective peut faire, et ce qui pourrait être fait, si une puissante organisation syndicale existait.

Le premier, à coup sûr le plus utile, enseignement à tirer de leur lutte par les ouvriers de Citroën, par l'ensemble des travailleurs qui suivent avec tant de sympathie leur mouvement, est, qu'il y a un déséquilibre, au détriment de la classe ouvrière, entre les forces en présence. Face à un patronat agressif, puissamment uni, solidement groupé, dans des organismes de combat, il faut que les ouvriers se groupent eux aussi dans un bloc unique, puissant, pour rendre réellement efficaces leurs luttes journalières.

Qu'ils prennent sans retard la voie salutaire du syndicalisme. Non pas de ce syndicalisme dégénéré, qui a multiplié les syndicats, les C.G.T., mais un syndicalisme régénéré, épuré, rendu combatif, efficace par l'unité syndicale.

Que les travailleurs agissent et s'engagent sans hésitation dans cette voie salvatrice, et qu'ils ignorent et combattent ces syndicats innombrables dus à la passion, aux égarements, aux rivalités politiques, aux méfaits de l'esprit sectaire, qu'ils mettent définitivement en échec les éphémères fanatiques.

POUR LE 1^{er} MAI

Nous tirerons notre prochain numéro à 30.000

Notre prochain numéro sera entièrement consacré au 1^{er} Mai.

Ce n'est pas simplement pour suivre une tradition que la C. A. de l'Union Anarchiste a décidé de publier ce numéro spécial. Le prolétariat international connaît présentement un des moments les plus tragiques de son histoire.

De toutes parts, les menaces montent. C'est l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne, marquant le développement du fascisme à travers le monde. C'est la crise économique, le chômage, qui vont toujours en s'aggravant. Ce sont les dangers de guerre qui se précisent chaque jour davantage. Devant cette situation sans issue pour le capitalisme, en présence de cet état de choses qui marque la fin d'un régime, nous voyons une classe ouvrière amorphe, déchirée par des divisions intestines, incapable d'une réaction sérieuse.

Devant un avenir aussi sombre, la C. A. de l'Union Anarchiste a pensé qu'il était de son devoir de jeter le cri d'alarme. Elle a pensé que cette journée du 1^{er} Mai, souvenir de tant de luttes

révolutionnaires, journée où le sang du prolétariat fut si souvent répandu, était tout indiquée pour lancer son appel à la classe ouvrière de ce pays.

Ce numéro spécial contiendra de nombreux articles sur toutes les questions importantes qui se posent devant le prolétariat.

Tous nos amis en comprennent l'importance. Ils se doivent de le répandre autour d'eux.

Ce numéro doit pénétrer dans tous les milieux ouvriers, c'est pourquoi nous avons fixé notre tirage à 30.000. Pour faciliter sa diffusion nous le laissons aux groupes et individualités au prix le plus modique : 20 francs pour un cent, 10 francs pour cinquante exemplaires, 5 francs pour vingt-cinq exemplaires.

DANS TOUTES LES REUNIONS, DANS TOUS LES MEETINGS, QUI SERONT ORGANISES DANS LA JOURNÉE DU 1^{er} MAI, NOTRE NUMERO SPECIAL DEVRA ETRE REPANDU.

Camarades n'attendez pas, envoyez-nous vite vos commandes.

LE SAMEDI 22 AVRIL 1933, A 20 H.30, SALLE DE LA JEUNESSE REPUBLICAINE
10, rue Dupetit-Thouars, 10

Grande Soirée Artistique

au bénéfice du « Libertaire »

AU PROGRAMME

Mmes Odette FEVRIER
des Concerts ParisiensANCEAU-VILLEE
des Concerts ParisiensRachel LANTIER
du Groupe ArtistiqueNoële VERGES
des Cabarets MontmartroisLucie VORI
des Cabarets MontmartroisMM. SIGRIST
du Groupe « Une groïne »HERO
du Groupe ArtistiqueTOURNOUD
du Groupe ArtistiqueKIOUANE
du Groupe ArtistiqueGIBERT
de l'Odéon

Etienne DECROUX

Charles D'AVRAY, dans ses œuvres

M. A. DALLE-MOLLE, accordéoniste accompagné par le banjoliniste André LANCHANTIN

CHŒUR PARLE, interprété par le groupe « Une Graine »

FIN DE MOIS, comédie en 1 acte de Gaston Duthil, interprétée par le Groupe artistique.

Piano : M. GUMENY

Régisseur : BICOT

Prix d'entrée : 5 fr. — 2 fr. 50 pour les chômeurs, gratuite pour les enfants.

Prenez vos cartes à l'avance aux bureaux du « Libertaire ».

ter en justice. Elle peut trainer, devant les tribunaux les meuchants qui calomnient ses propagandistes !... Elle peut faire des procès aux municipalités qui interdisent la tenue de meetings pacifistes. Et surtout, le recrutement des braves pacifistes que la perspective d'entrer dans une association « hors la loi » épouvante, sera grandement facilité.

N'en jetez plus ! C'est piteux, miteux, calamiteux !

Il ne reste plus aux révolutionnaires, aux libertaires, qui sont encore dans la Ligue, qu'un espoir, c'est que le gouvernement n'accepte pas les statuts tels qu'ils sont rédigés et qui comportent « guerre à la guerre, par tous les moyens ».

Redevenue, malgré sa majorité timorée, révolutionnaire, elle retrouvera peut-être un peu de son prestige qui est en train de sérieusement foutre le camp. — Pierre MUALDES.

P. S. — Il faut dire que de belles et utiles paroles furent prononcées au cours de ce congrès, notamment par Victor Margueritte, Han Ryner, etc. Notre camarade Sébastien Faure répondit magistralement à une adresse du bolchevisme Romain Rolland. Il y eut aussi de vigoureuses interventions qui démontrèrent que le « légalisme » n'a pas encore envahi l'unanimité de la Ligue.

Pierre MUALDES.

L'Ecole unique est un leurre

La Chambre vient de voter la gratuité de toutes les classes d'enseignement secondaire. L'école unique est réalisée. Vive l'école unique !

On pourrait dire, parodiant le mot célèbre sur le soldat de la Révolution : « Désormais, tout écolier de France porte, dans son cartable, le diplôme de bachelier, et les voies les plus brillantes lui sont ouvertes ».

Evidemment, gosse de prolétaire, tu peux devenir bachelier. Mais qui paiera les livres, les cahiers, les vêtements et la nourriture jusqu'à son succès, et après encore, sans doute ? Le problème se résoudra aisément. Le salaire du père est maigre et incertain, tu as des frères et sœurs plus jeunes, tu t'embaucheras donc comme apprenti et quelques francs augmenteront chaque semaine le pauvre budget familial, tant pis si tu pouvais faire mieux.

Le lycée ? Ecole professionnelle de la bourgeoisie, disait Albert Thierry. Les disciplines d'enseignement secondaire relèvent davantage de la scholastique moyenâgeuse que du fameux esprit cartésien dont elles se réclament. On les rend plus abstruses pour leur donner plus de prix et satisfaisant ainsi la vanité ridicule de tout bourgeois et petit bourgeois qui se respecte. Un texte législatif voté il y a quelques mois rend le latin obligatoire pour qui veut préparer la licence ès-lettres, marquant un retour en arrière sur l'esprit qui avait présidé à l'instauration du cycle des études modernes basé sur la connaissance de langues étrangères vivantes.

La bourgeoisie veut infuser des forces nouvelles à son étude décadente. Elle demande au prolétariat l'intelligence et le travail de ses enfants les mieux doués. Grâce à l'éducation réactionnaire qu'elle leur dispense elle est sûre de les assimiler, de les rendre défenseurs farouches de ses intérêts. Les « parvenus » de toute sorte sont toujours les plus acharnés à oublier leurs frères de misère et à revendiquer les privilèges de la classe à laquelle ils viennent d'accéder.

Le lycée accueillera désormais indistinctement tous ceux qui s'y présenteront. Que les prolétaires se méfient. Si, bernés par des sentiments de vanité paternelle ils envoient leurs enfants au lycée, ils ne feront qu'encombrer davantage des classes où la pléthore d'élèves rend impossible toute pédagogie rationnelle, surtout, s'ils les dirigent vers les études secondaires sans mûre réflexion et étude sérieuse de leurs aptitudes, ils risquent d'en faire des ratés au lieu de bons techniciens formés à l'école primaire supérieure ou à l'école professionnelle.

Cet examen d'orientation scolaire, sous quelque modalité qu'on le comprenne, doit s'appliquer à tous. La seule volonté des parents ne doit pas décider des études de leurs enfants. Si vraiment l'école unique est une « école sociale », la société, par l'entremise de ses fonctionnaires compétents et responsables doit déterminer le meilleur emploi des aptitudes de chacun et leur donner la formation nécessaire.

Ecole sociale, elle ne le sera encore que si chaque enfant dispose des moyens matériels pour continuer de s'instruire.

Ecole sociale, elle ne le deviendra que lorsqu'une refonte des programmes et une sélection des disciplines en fera un instrument rationnel de formation des intelligences, une préparation à l'activité sociale réclamée par les besoins de l'époque.

Autrement l'école unique ne sera jamais qu'une ironie lamentable, une institution démagogique destinée à « écrémer » le prolétariat.

M. T.

SAMEDI 29 AVRIL 1933
DANS LA SALLE DES FETES
D'ORLEANS

GRAND MEETING

Pour l'amnistie
des objecteurs de conscience.
Contre la préparation psychologique
et matérielle de la guerre.

Avec le concours de :

Han RYNER LASHORTES
et différents orateurs des organisations
adhérentes au Comité de Défense des
objecteurs de conscience.

LE COMITE.

Aspects modernes

Optimisme et confiance, telles sont les bases de l'édifice économique. Dans les périodes stables on peut vivre sur le futur, hypothéquer le travail et les richesses des générations à venir ; mais que les antinomies économiques et sociales se manifestent par poussées brusques créant des charges nouvelles alors apparaissent les contradictions dont est tissé le monde économique moderne qui se traquent en chômage et en misère généralisée à tout le monde agricole et industriel.

Il n'y a plus aujourd'hui de crises locales, de difficultés nationales dans le domaine économique ; la production parcelaire, la série rendent dépendants les uns des autres des pays qui croyaient pouvoir vivre dans l'isolement ; et les barrières douanières, les impôts ont donné des résultats opposés à ceux que l'on escomptait.

A ces états économiques qui les théoriciens propriétaires n'avaient pas vus, viennent s'ajouter les charges de guerre qui pèsent d'autant plus lourdement qu'une minorité de banquiers et de métallurgistes s'en sert pour orienter la politique de l'Etat dans la voie qui lui est favorable.

L'Etat fonctionne, c'est entendu ; mais grâce à la confiance qu'on lui accorde. Que demain un vent de panique souffle et l'Etat s'écroule ; ceux qui le soutiennent financièrement avec l'épargne des autres, s'en servent d'ailleurs pour l'amener à composition, mais que l'épargne exige le remboursement de ses prêts, alors les établissements de crédits ferment et un moratoire général est décrété, les établissements soutenus par la loi ne sont plus tenus de faire face à leurs engagements.

Le récent krach des banques américaines montre à quel point la théorie de la confiance en un système économique qui repose sur le crédit sans limite était fautive et le danger qui peut exister pour les travailleurs à prouder d'une façon désordonnée sans s'inquiéter de savoir si cette production pléthorique ne se retournera pas contre eux. Un exemple nous est fourni par l'enquête faite à Détroit par l'envoyé spécial de Paris-Soir (1). Cette ville dont la population a triplé en vingt ans, a connu le bien-être lié à l'essor industriel des dernières années. Plus d'un million d'habitants souffrent aujourd'hui de la faillite des banques et le rendement des usines est tombé à 30 % de la normale de 1926.

C'est ici dans cette ville étonnante qui, en 10 ans, était arrivée au maximum de richesse proportionnelle dans le monde entier, dans cette ancienne cité des colons français, grandie jusqu'au rang de métropole de l'automobile, c'est ici que j'ai eu la sensation de toucher le fond de la dépression américaine.

Les grandes banques de Détroit avaient précédé le mouvement de la spéculation en prêtant des sommes énormes à la ville, aux sociétés et aux particuliers, sur des terrains dont la valeur s'effritait dans une sorte de surenchère historique. Des milliers d'auto sortaient chaque jour des usines : Ford à lui seul en a produit plus de 7.000 par jour.

La municipalité voyait immense, et encore aujourd'hui, au bout d'avenues splendides, ayant 15 ou 20 kilomètres de long, on est stupéfait de découvrir des rues tracées, des conduites d'eau et d'électricité construites à l'avance, comme si Détroit, humiliee de ses 1.600.000 habitants eût décidé d'égalier New-York ou Chicago. Cet immense édifice, pendant sept semaines, a menacé ruine. M. Ford lui-même, si fier en juin dernier de sortir encore 4.000 voitures par jour, était humblement tombé à 1.500 malgré ses efforts pour varier ses modèles.

Après l'ascension vertigineuse des banques, la dégringolade est venue, elles ont fermé et les déposants n'ont pu toucher que 10 % de leur avoir en deux fois seulement. Il était normal qu'une expansion aussi rapide fût payée par l'emprunt, par l'hypothèque, ou par la faillite, d'autant plus que le développement parasitaire des banques accroissait les frais généraux. La faillite a été le moyen choisi, c'est une leçon amère pour tous ceux qui veulent gagner de l'argent. Mais qu'ils sachent bien qu'on ne gagne pas de l'argent avec de l'argent, en le faisant le travail en est d'autant grevé, on consomme sans produire, on augmente la misère.

Tous les jours de nombreuses familles sont réduites à la misère et 25 à 30 % du budget de gens qui n'ont pas été complètement ruinés par cette crise, vont aux œuvres d'assistance.

« On a, dit-il, à Détroit, une curieuse sensation, c'est d'être à la limite de la désagrégation, et pourtant d'avoir la conviction qu'elle ne se produira pas. Les grandes rues fourmillent de mendiants, qui, quand on ne leur donne rien, grognent, mais ne vont pas jusqu'à menacer. » Leur esprit de révolte se borne à approuver les diatribes enflammées qu'un prêtre de Détroit lance aux banquiers.

L'optimisme des gouvernants conduit à la ruine. On peut voir grand, mais à condition de répartir les richesses. On peut défendre la théorie de la confiance, à condition de ne pas en faire un soporifique pour dépouiller plus sûrement les peuples. C'est l'égoïsme des propriétaires, l'esprit de lucre qui est actuellement l'unique facteur de la misère.

C'est après l'ère de l'optimisme tardieu-sard que nous avons senti les effets de la crise : à cette époque on nous en a « mis plein la vue » à grands renforts de chiffres et de statistiques et la situation dépeinte du charlatanisme officiel nous est apparue désastreuse car nous sommes la nation la plus imposée du monde, nous payons à nos métallurgistes notre gloire passée, présente et future ; et le chômage partiellement avoué ne donne qu'imparfaitement la mesure de notre misère.

On saoule les foules de mots afin de créer en elles un état propre aux fins qu'on désire pour mieux les dépouiller. Les procédés sont les mêmes qu'ils soient employés par le bateleur des places publiques, par le politicien ou par le courtier des somptueuses banques. On vole les foules jusqu'à ce qu'elles ne possèdent plus un fil de fer ; alors à ce moment on découvre la crise, on lui donne des noms pompeux,

LE COIN DES JEUNES

LA VIE DE LA JEUNESSE

Mardi prochain aura lieu une conférence faite par un camarade syndicaliste, une des dernières de la saison. Nous osons espérer que de nouveaux copains viendront grossir nos rangs et que nos discussions les intéresseront.

La bibliothèque est en fonctionnement, une centaine de livres de tous genres sont à la disposition des copains, jeunes et vieux. La location en est modique, 1 franc par livre emprunté.

Pour cet été nous avons envisagé quelques ballades pour permettre aux copains de se remettre et de prendre de nouvelles énergies pour l'avenir prochain. La lutte sera rude devant les menaces de guerre, de fascisme, devant un capitalisme qui se montre de plus en plus cruel et qui par tous les moyens cherche à se maintenir au pouvoir. Pour cette époque, la Jeunesse anarchiste a envisagé une série de conférences dans Paris et la proche banlieue.

Nous faisons appel aux copains de province pour monter des groupes de Jeunes. Déjà Saint-Etienne a répondu à notre appel, à Saint-Denis un groupe est en formation et une réunion d'organisation aura lieu dans la première semaine de mai. Appel est fait aux jeunes copains de la région.

ANDRE.

L'ANARCHISME ET LES SPORTS

Le capitalisme a prostitué les sports comme le vest.

Nos as du socialisme autoritaire (S.F.I.O. et Boichos) ont adopté, faisant quelques modifications toutes superficielles, les règlements sportifs bourgeois. Education physique et sports ne sont qu'un moyen d'accroître leurs effectifs et de se créer un réservoir de militants : un autre objectif, rien de plus.

Notre socialisme libertaire qui a une position nette et précise sur toutes les branches de l'activité humaine se doit d'exposer ses vues sur la question. Toutefois avant de commencer une étude qui, étant donné la complexité du problème, sera longue, disons que nos jeunes camarades, malgré ce sujet très important ne doivent pas négliger le drame universel actuel car notre bien-être, notre liberté et notre vie en sont l'enjeu.

Le mot « sport » d'origine anglaise est devenu international avec la généralisation de la chose. En français nous ne pouvons le traduire qu'avec une périphrase : Il signifie exercice et éducation physiques combinés et sous-entend pour chacun des jeux des « règles » ou tout au moins des « conventions ».

En dehors de la commercialisation des sports, du professionnalisme qui en est le corollaire, des magnifiques affaires réalisées par les profiteurs bourgeois de tout poil en exploitant les muscles des amateurs aussi bien que ceux des professionnels, en un mot en dehors de toute cette sale cuisine capitaliste que nos révolutionnaires (sic) autoritaires ont légalement réformée et (n'en déplaise aux S.F.I.O. et Boichos) adaptée aux besoins de leurs partis respectifs, nous devons nous, anarchistes, aller au fond du problème et penser pour les sports comme pour le reste : il faut tout démolir afin de pouvoir construire. Les causes du mal sont :

1° La présence des règles, statuts, des dogmes qui président à l'affaire.
2° La conception bourgeoise qui fait du sport l'auxiliaire précieux du patriotisme, du militarisme, de la loi, etc., etc., en un mot de tous les préjugés capitalistes que nous voulons extirper et anéantir ; l'esprit de provocation, de rivalité d'équipe, générateur de chauvinisme et sous-entend pour chacun des jeux des « règles » ou tout au moins des « conventions ».

Il est fastidieux de s'étendre sur la multiplicité des règlements et des lois sportifs : cela nous entraînerait trop loin de faire le procès de l'autorité ; du reste nos camarades sont documentés en la matière.

Quel sera la démonstration de notre second point :

Du match local à la compétition internationale ce n'est qu'explosion de haine :

Le villageois crie au « pays » joueur : « Vas-y Tartempion ! rentre dedans, mets leur ça à ces vaches ! »

« Ces vaches » sont du village à côté.

Le « proto » de Paris applaudit à tout rompre pour encourager les français et souhaite aux allemands qui sont redevenus les « Boches » de se faire « démôler dans les règles ».

Au-dessus de tout ça les glorieux accents de la Marseillaise et les drapeaux tricolores.

Quelle tristesse !

Pour le militarisme, ceci simplement :

Croyez-vous que notre bourgeoisie entraînerait les pontifes du sous-ministère de l'Education physique, la gradaille de Joinville à grand renfort de millions (quarante deux), et attribuant des subventions aux sociétés si les résultats n'étaient pas positifs ?

Quant à la loi, aux dogmes, la culture physique actuelle n'est-elle pas une école de discipline, avec sa hiérarchie, ses arbitres, ses juges ?

Le culte des champions n'est-il pas comparable à celui des as du cinéma, de l'Eglise et de nos polichinelles de la politique ?

Des questions de ce genre, nous pourrions en poser en quantité industrielle, toutes militent en faveur du changement radical et complet, de la révolution que nous préconisons.

Ecole de bestialité, avons-nous dit ? Parfaitement et voici quelques exemples :

Que sont la lutte, la boxe, l'escrime, etc. : torse des membres, les désarticuler, se rouler sur un tapis, se masser la figure, se marteler la poitrine, apprendre à tuer avec un sabre, tout cela n'est-elle que la culture physique ?

Le développement et la culture physique ?

Ah ! non, jamais, et, autour de ces dégoûtantes exhibitions, car c'est par là que se spectacle, un public passionné qui marque les points en gueulant !...

Un corps humain bien fait, plein de force et de santé est beau. Il ne peut tendre à la perfection qu'en étant viable par un intellect d'homme. Notre tâche à nous, jeunes anarchistes, est d'y travailler : cela occupera nos loisirs : par l'éducation physique nous perfectionnerons notre corps, nous lutterons contre les déformations héréditaires et professionnelles. Mais nos efforts seraient vains si nous perdions un seul instant de vue notre idéal et si nous négligions notre action libertaire.

Nous étudierons une autre fois les diverses formes d'activité sportive susceptibles de nous intéresser dans le cadre de la société actuelle et compatibles à notre militantisme.

J. D.

on proclame venue l'ère de la grande pénitence et on invite le citoyen à venir communier sur l'autel de la patrie afin de faire face en commun aux difficultés qui nous assaillent.

Bernard ANDRE.

Erratum : la semaine dernière le titre de notre article était des ressources pour le budget et non des réserves.

(1) Article de J. Saverwein du 16 avril.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Ici, Radio Paris !

Je passais l'autre jour boulevard Sébastopol. Devant un marchand d'appareils radiophoniques une centaine de personnes étaient assemblées. Un haut-parleur diffusait un sermon du R.P. Lhande. Le prédicateur parlait de la grâce et appelait ses auditeurs à y participer. Il le faisait avec une insistance touchante et discrète : « Venez, répétait-il, car déjà, tout est prêt ». L'orateur commentait la parole évangélique du banquet où chacun est admis, clochard, boiteux, estropié, moyennant qu'il porte la robe nuptiale. Mais, dit l'évangile, il est beaucoup qui se débloquent sous tous les prétextes : l'un doit se marier, l'autre soigner sa vigne, celui-ci vient d'acheter six paires de bœufs, celui-là n'aime pas les banquets car il souffre de l'estomac. Bref, malgré l'invitation du maître, malgré le zèle de ses serveurs, personne ou presque ne vient. Il en est aussi qui se présentent en costume de tous les jours, sans avoir revêtu la robe nuptiale et le Maître qui, comme M. Maurice de Waleffe, ne blague pas sur le cérémonial et pense qu'on doit s'habiller pour souper, les fait saisir, leur fait lier les mains et les pieds et il les rejette ainsi « dans les ténèbres extérieures ».

J'étais donc l'exposé de ce savoir-vivre à l'usage des aspirants bienheureux quand une bonne femme hochait la tête en disant...

— Il cause bien, pour ça...

— Oui, répondis-je ; mais il pense mal. Vous y croyez, vous, à la robe nuptiale ?

— Vous ne comprenez pas, répliqua-t-elle en haussant les épaules... c'est une parabole.

— Bien sûr, continua une petite grue qui essayait une lame sur sa joue fardée, c'est une parabole. Il l'a dit tout à l'heure. Pourquoi que vous voulez que ça soye des bobards ? D'abord, moi, je suis là tous les dimanches, au sermon et même que je lui ai écrit au père Lhande et qu'il m'a répondu comme ça que j'étais une brebis égarée.

Je commençais à rigoler doucement quand un vieux monsieur décoré m'adressa sèchement la parole...

— Vous avez tort, monsieur, me dit-il, de troubler ainsi ces braves gens dans leurs respectables croyances.

La situation commençait à se gâter.

— Ça doit être un juif, fit quelqu'un.

— Ou un franc-maçon.

J'allais m'expliquer mais on ne m'en laissa pas le temps...

— Ta gueule !

— Au nom du Père et du Fils... terminait le Père Lhande.

La petite grue se signa et le vieux monsieur, en me regardant fixe. Le haut-parleur reprit...

— Ici, Radio-Paris, nous allons continuer notre audition avec une demi-heure de musique légère.

Tout le monde se dispersa et je continuai mon chemin, heureux de vivre sous la meilleure des Républiques laïques et démocratiques.

ARSENE.

HITLER, REGENERATEUR DE L'ART

On connaît Hitler, prophète d'un nouveau socialisme, apôtre d'une morale nouvelle. Il sera aussi celui qui infusera à toutes les formes d'art une vitalité nouvelle et saine.

M. Waldemar George, authentique Juif qui recherche des lettres de noblesse hitlérienne a écrit récemment :

« Le Parti National-Socialiste qui est un parti jeune orienté vers l'avenir, laisse dans l'art actuel une désagrégation spirituelle, morale et esthétique de l'homme et du citoyen. »

A quand Hitler, censeur des toilettes et des mœurs ?

DANS LA RU-U-E !...

Au Congrès du parti socialiste, à Avignon, le secrétaire et la fédération parisienne. Emile Farinet, parlait de descendre dans la rue. Grumbach s'écria : « Mais enfin que ferez-vous, dans la rue, devant les forces de police ? »

Farinet, ayant mal entendu, sans doute, de lancer : « Je suis de ceux qui ne craignent rien d'une interpellation devant la Chambre au sujet de mes relations avec le préfet de police ».

A son banc, Paul Faure se recroquevillait. Mais les trèves de droite applaudissaient à tout rompre.

Est-ce, de la part de Farinet, une simple gaffe ou — malgré son affirmation — un coup de pied... en vache ?

PHOTOGENIQUE

De face, de profil, de dos, de trois-quarts ; nu-tête, en casquette, en feutre à la pied, en voiture, en bateau ; parlant, regardant ; écoutant — rarement — c'est ?... c'était l'autre année ce cher M. Tardieu. Ce coup-ci c'est Herriot. Si ce n'est l'un, c'est donc son frère. Car l'un et l'autre guettent la dégringolade de Daladier, et c'est à celui des deux qui placera le premier sa pelure d'orange et le panier de son.

Mais la classe ouvrière n'a rien à attendre d'une révolution de palais.

Actualités de la Semaine

LE CODE DE LA ROUTE SOCIALISTE. — LE ROULEAU COMPRESSEUR ET LA LAMPE ELECTRIQUE. — « LES RISQUES DU SAVOIR ».

Le congrès d'Avignon vient de révéler l'opposition profonde qui se manifeste entre le parti socialiste et ses élus.

Les candidats S. F. I. O., qui veulent bien profiter de la tutelle du parti pour se faire envoyer au Parlement, trouvent cette même tutelle intolérable dès qu'il s'agit de mettre un tant soit peu en pratique les principes qui les ont fait élire. Eh allez donc ! le vote des fonds secrets, des crédits militaires, du budget. Que s'il se trouve des militants des sections assez naïfs pour s'indigner, on leur rétorquera qu'après tout, ils n'ont qu'à la fermer et que ce qui compte c'est d'être élu et de le rester.

En effet, les leaders parlementaires ne se sont pas gênés pour opposer aux 100.000 adhérents inscrits au parti les quelques deux millions d'électeurs réputés socialistes qui les ont envoyés au Palais-Bourbon. Ils ne se sont pas gênés non plus pour dire qu'ils étaient prêts à tout pour la défense de la démocratie, pour les « peuples libres » contre les « peuples esclaves » — comme dit Frossard — et autres dupes sanglantes qui nous conduisent tout droit à un nouveau 1914 revu et amélioré.

En tout cas, ce n'est pas encore cette fois que le Code de la Route parlementaire et socialiste — c'est ainsi que Léon Blum a qualifié sa motion — guidera sur le chemin de la libération sociale les électeurs qui s'imaginent travailler pour un avenir meilleur en insérant tous les quatre ans un bulletin de vote dans l'urne.

S'il y a trop de café au Brésil et que les bénéfices des capitalistes risquent de baisser, ces derniers ne connaissent pas d'autre solution à cette surabondance relative que de balancer ledit café à la mer. Idem pour le blé, comme au Canada, qui peut fournir d'excellent combustible aux locomotives.

Il n'y a pas de raison de s'arrêter sur une voie aussi ingénieuse.

Ainsi, dans l'industrie de la lampe électrique, où il paraît que les derniers progrès de la technique risquent, par les formidables possibilités de production qu'ils permettent, de réagir fâcheusement sur les prix, le Cartel international des lampes à incandescence a pris des mesures importantes dont la principale consiste dans l'« allégement des stocks » — l'euphémisme est admirable — par la destruction de millions de lampes.

En automne 1932, nous révèle le Peuple, l'extermination en masse de ce produit du génie humain commença. Les entreprises affiliées au cartel durent détruire une quantité déterminée de lampes, sous le contrôle des usines Phoebus à Genève. Dans les grosses entreprises, on fit passer le rouleau compresseur sur des millions de lampes à incandescence. Dans les entreprises de moindre importance, des équipes d'ouvriers furent occupées, des journées entières, à détruire le produit de leur travail.

Le rouleau compresseur contre la lampe électrique ! La force brutale et aveugle contre la clarté, la lumière. Il y a là un symbole admirable de la stupidité du système social actuel.

Ce n'est pas seulement dans le domaine industriel et commercial qu'il y a des surpro-

duction. Dans le domaine de l'« élite », on se plaint de la pléthore des intellectuels. Il y a trop de bacheliers, trop de docteurs, trop de diplômés. On ne sait plus où caser toutes ces « élites ».

A propos de l'école unique, le ministre de Monzie a mis en garde les amateurs de parchemins et de peaux d'âne contre les « risques du savoir ».

Dans l'œuvre de mardi, Maurice Col-

tal traite la formation heureuse. Et il dit :

« Il s'agit de ne pas éveiller trop d'es-

perances qui aboutiraient à trop de désil-

lusions — de sélectionner la qualité et non pas d'entasser la quantité — de préparer une hiérarchie et non pas une anarchie. »

C'est ça, exactement ça. La prolétarisation des intellectuels fait courir des risques à la bourgeoisie. C'est pourquoi il est bon que le savoir, la culture restent le privilège d'une catégorie sociale, avantagée.

La pyramide capitaliste a besoin d'une base prolétarienne consolidée par l'ignorance et la misère. Tout ce qui peut désagréger cette assise met en péril la hiérarchie chère à ce bon M. Colrat. L'anarchie, qu'il redoute tant, s'en réjouit.

Louis ANDER.

Tous à la Fête du LIBERTAIRE samedi prochain

Nous nous adressons à tous nos amis pour qu'ils viennent nombreux à notre fête qui aura lieu samedi prochain 22 avril, à 20 h. 30. Cette fête sera la dernière de la saison organisée par le « Libertaire ».

Tous nos camarades peuvent avoir la certitude de passer une soirée agréable. Soirée doublement agréable, osérons-nous dire, d'abord en raison du plaisir de rencontrer de nombreux camarades de connaissance, et ensuite en raison de celui que procure toujours un programme choisi.

Nous nous sommes efforcés de donner un programme complet et varié, qui, nous en sommes sûrs, donnera satisfaction à tous.

Notre groupe artistique, si applaudi à notre dernière fête, donnera une pièce en 1 acte, « FIN DE MOIS ». Chacun pourra constater l'effort sérieux accompli par les camarades de ce groupe et désirera leur donner ses encouragements.

Donc camarades de Paris et de la Banlieue parisienne, ne manquez pas d'assister à notre soirée artistique. Amenez avec vous vos amis, c'est une excellente occasion de leur faire un peu connaître notre idéal.

Tous samedi, à 20 h. 30, Salle de la Jeunesse Républicaine, 10, rue Dupetit-Thouars, Métro : Temple.

A travers le Monde

Au pays des Tsars rouges

Le procès des « saboteurs de l'industrie soviétique » à Moscou
LA JUSTICE PROLETARIENNE
A L'ŒUVRE

Le gouvernement soviétique a sa manière à lui de faire la lumière, contre son gré, sur les agissements de la Guépéou. Obligé de rendre publique la nouvelle affaire d'espionnage économique et de « sabotage industriel » parce que des ingénieurs anglais y étaient mêlés, il s'est attaché à créer, autour des débats qui viennent de se dérouler à Moscou, une atmosphère aussi trouble que celle qui a entouré, ici, le scandaleux procès de l'Aéropostale.

Pourtant, il n'est guère douteux que des tripouilles aient tenté de profiter de l'équipement industriel soviétique pour se dorer le ventre. Qu'ils soient de nationalité russe ou anglaise, que nous importe ! Mais ce qu'il nous faut retenir de ces débats nébuleux ou les aveux, les rétractations, les accusations, les démentis, les dégonflages et les dénégations des complices et des agents provocateurs se sont succédés, enchevêtrés, superposés ; c'est le sort réservé aux accusés.

Le chantage auquel s'est livré la réaction anglaise a porté ses fruits. L'avocat général Vyolinsky a été presque tendre pour les ingénieurs anglais. Celui qui a été condamné le plus sévèrement, Thornton, n'a que trois ans de prison, et il y a eu un acquittement. Encore peut-on s'attendre à ce que Thornton et MacDonald ne fassent pas leur peine, à cause des menagements que le gouvernement soviétique entend prendre à l'égard de la réaction anglaise. Ce qui est, proprement, un sérieux « dégonflage » qui nous ramène au beau temps du fameux procès des industriels, où une soi-disant mansuétude du gouvernement prolétarien avait valu aux accusés — pour lesquels on avait réclamé la peine de mort — un emprisonnement de quelques années.

Mais, à l'égard des accusés russes, aucune pitié ! Trois d'entre eux sont condamnés à dix ans de prison, trois autres à huit ans. Encore, si la Guépéou, dont nous ne cessons pas de dénoncer l'arbitraire, avait pu faire comme elle en a l'habitude, pas un de ces six condamnés n'aurait sans doute eu la vie sauve !

Or, c'est au nom de la Patrie socialiste que de tels crimes sont possibles ; c'est au nom de la défense de l'U.R.S.S. que des « jugements » de ce genre sont rendus. L'espionnage sévit en Russie comme dans les pays capitalistes, et là-bas comme ici, les espions pris sur le fait ne doivent s'attendre à aucune indulgence, mais on ajoute là-bas : « aucune indulgence de la part du prolétariat » ! (1) La « justice prolétarienne », comme l'autre à deux poids et trois mesures, et un glaive avec lequel elle frappe tantôt du tranchant, tantôt du plat.

Et c'est parce que nous sommes bien obligés de dire et de répéter que pour nous le mot « Patrie » suivi ou non d'un adjectif est synonyme d'injustice, et que la justice « prolétarienne », n'a rien à voir, pas plus que la justice « bourgeoise », avec la justice tout court, que nous nous entendons accuser de « participer à l'agression contre l'U.R.S.S. » (2) en « attaquant les ouvriers soviétiques qui mettent à la raison les éléments adverses se livrant sur leur territoire à un travail de désagrégation et de calomnie ». N'est-ce pas, délicieux pour ne pas nommer Pétrini ? Et les défenseurs de celui-ci ont-ils jamais attaqué autre chose que le gouvernement russe, qui se refuse à juger publiquement Pétrini comme il vient de juger les ingénieurs anglais ? C'est jouer impudemment sur les mots.

La classe ouvrière saura-t-elle faire le sort qui convient à ce bourrage de crâne semblable à tous points à l'autre ? Et se défiera de ces idées modèle retailé : « Patrie socialiste », « justice prolétarienne », « gouvernement prolétarien », etc. ? Ces « Dieux », comme dirait Sébastien Faure, qui se superposent à ceux existants, sans les détruire ?

Jean GALLY.

(1) *Investia*, éditorial du 16 avril.
(2) *Humanité* du 16 avril.

LA COMPAGNE ET LA FILLE
DU CAMARADE V. PEREZ COMBINA,
SEQUESTREES PAR LE DESPOTISME
SOVIETIQUE

La presse ouvrière espagnole, ainsi que celle d'autres pays ont entamé une intense et humaine campagne contre la séquestration opérée par le gouvernement bolchevique, de la camarade Katia Kariakina et de sa fille Aurora Vidal.

Contre cette ignominie, des militants bien connus se sont dressés, en démontrant que ce séquestre est une attaque directe contre l'anarchisme qui est en Russie, aussi bien, sinon plus, persécuté que dans les pays capitalistes. En Russie il est interdit de penser par soi-même. L'homme qui ne veut se prosterner devant les dogmes émis par Staline et sa suite, est poursuivi, emprisonné et soumis aux pires tortures, dignes de l'Inquisition.

Aveuglé par les reflets du brasier russe, notre camarade V. Perez Combina, s'en fut en Russie étudier cet essai de transformation sociale, qui par endroit avait des caractères nettement anarchistes.

Le séjour de Perez Combina en Russie dura 3 ans et 8 mois. Durant tout ce temps notre camarade étudia le régime soviétique sous tous ses aspects ; son fruit en fut un livre récemment publié et qui a été traduit déjà en 3 langues : « Un militant de la C.N.T. en Russie ».

Ce livre est un véritable réquisitoire contre le régime despotique imposé par les dirigeants du Parti communiste.

Durant son séjour en Russie, notre camarade se maria légalement avec la camarade Katia Kariakina, avec laquelle il eut une fille âgée actuellement de 4 ans.

Katia Kariakina naquit en 1911, à Riaslaski, petit hameau situé à 50 kilomètres de Moscou, elle est donc indiscutablement de nationalité russe ; malgré cela, le gouvernement russe lui interdit formellement de quitter la Russie et cela pour l'empêcher d'aller retrouver son compagnon Perez Combina, qui fut dans l'obligation de fuir le paradis soviétique, afin de ne pas subir le même sort que le camarade Pétrini, qui est en train de pourrir dans un coin désert de la Sibérie.

V. Perez Combina, fut également persécuté, mais il eut la chance de tromper la perspicacité des sbires du Guépéou, et retourna en Espagne. Malheureusement, il ne put en même temps emmener sa compagne et sa fille, celles-ci restèrent donc en Russie.

Katia Kariakina demanda alors la permission de quitter la Russie pour retrouver son compagnon. Mais les autorités bolcheviques s'opposent à son départ parce que son compagnon fait une propagande publique contre le régime établi par le Parti communiste.

Ce séquestre scandaleux est commis dans la patrie du prolétariat, dans le paradis soviétique. Cela nous est une nouvelle preuve qu'en Russie ne sévit qu'un régime tyrannique, qui annule toutes les libertés et détruit la personnalité humaine. Contre cette nouvelle injustice, nous devons accentuer notre campagne, nous devons réclamer sans cesse la liberté pour notre camarade Pétrini et obliger le gouvernement soviétique à laisser sortir de Russie la compagne et la fille du camarade V. Perez Combina.

Nous découvrons facilement la raison qui pousse le gouvernement bolchevique à interdire la sortie de Russie de ces camarades, il veut ainsi empêcher que les masses ouvrières du monde prennent connaissance des monstruosité qu'il se commettent en U.R.S.S. au nom de la Révolution et de la dictature du prolétariat.

Mais nous n'aurons pas de répit et nous ne dénoncerons au prolétariat international les procédés employés par les dirigeants rouges, contre les libertés du peuple russe et les idées anarchistes.

Tous les ouvriers du monde doivent savoir que la Russie séquestre la camarade Katia Kariakina et sa fille de 4 ans, pour la grave délit qu'elle est la compagne d'un Espagnol qui professe des idées anarchistes.

En avant, pour la libération des prisonniers de l'U.R.S.S. !

(Traduit de « Tierra y Libertad », n° du 10-3-33.)

A.-G. GILBERT.

ETATS-UNIS

Le Procès de Decatur

Comme Sacco et Vanzetti !

C'était prévu ! Les juges américains ont cru donner un apaisement à l'indignation de la classe ouvrière mondiale en révisant, le procès de Scottsboro. Mais une condamnation à mort a été prononcée. Et déjà, devant la pression nouvelle de la colère de tous ceux que ne satisfait point un tel verdict, l'exécution de Patterson fixée d'abord au 16 juin, est repoussée de quelques jours. Convaincus en effet d'avoir reçu des ordres téléphoniques de l'extérieur, les membres du jury de Decatur n'ont pas pu rendre une sentence en ce qui concerne les compagnons de Patterson, et un nou-

veau procès va s'ouvrir pour eux à la demande de leur avocat. Mais, dès à présent, il faut sauver Patterson de la chaise électrique. Le sauver, lui et ses compagnons, définitivement, des griffes des sauvages à peau blanche qui, sans cela, les martyriseraient de longues années, avant de les exécuter impitoyablement, comme Sacco et Vanzetti.

BELGIQUE
UN EFFET INATTENDU DES PROJETS DE LOIS SCOLAIRES EN BELGIQUE

Je viens de recevoir communication d'une lettre envoyée la semaine dernière, à M. Devezé, ministre de la Défense nationale. A plus d'un titre, cette épître vaut d'être citée et précisée. Je vous la livre, ci-dessous, dans sa magnificence intégrale, sans omettre, surtout, cette citation faite particulièrement pour plaire à notre Napoléon national.

« L'empire de la loi cesse où commence l'empire imprescriptible de la conscience humaine. »

Napoléon I^{er}.
Attendu quel a guerre est un crime contre l'humanité ;
Attendu que le gouvernement belge l'a implicitement reconnu en signant le Pacte Briand-Kellogg ;

Attendu que le projet Devezé interdisant toute propagande pacifiste intégrale ne peut être admis par des hommes probes et libres ;
Attendu qu'ayant rempli jusqu'à ce jour leurs obligations militaires, ce qui est le plus grand regret de leur vie ;

Les soussignés décident de renvoyer à Son Excellence Monsieur Albert Devezé, ministre de la Défense Nationale, leurs livrets militaires respectifs, lui signifiant par ce geste, leur intention formelle de se refuser dorénavant à toute participation directe ou indirecte à la Défense Nationale ; et leur profond mépris pour le projet de loi dont il est l'auteur.

(signé) Léo CAMPION
secrétaire de la Section belge de l'Internationale des Résistants à la guerre (W.R.I.).
Marcel DIEU
Secrétaire du Comité International de Défense anarchiste.

Inutile de commenter longuement une déclaration aussi nette. Si grâce à ses projets de lois Devezé espérait réduire les pacifistes au silence, voilà qui lui donnera à réfléchir. Il ne lui reste plus désormais à ce maître se-sottises qu'à faire condamner MM. Campion et Dieu afin de déclencher leur renvoi massif des livrets militaires.

M. ZANKIN.

1^{er} Mai 1933

CONTRE LA DIMINUTION DES SALAIRES,
CONTRE LE FASCISME,
CONTRE LA GUERRE,
POUR L'UNITE SYNDICALE,
POUR L'INDEPENDANCE DU SYNDICALISME,
POUR UN 1^{er} MAI DE LUTTE REVOLUTIONNAIRE,

N'oubliez pas
que c'est vendredi prochain
28 Avril
que paraîtra
Notre Numéro Spécial
sur le 1^{er} Mai

Ce numéro sera illustré, et tiré sur grand format. Il contiendra de nombreux articles sur toute l'actualité ouvrière, un manifeste de l'U. A. C. R. sur les luttes présentes du prolétariat.

Pour faire connaître notre « Libertaire », tous nos amis doivent diffuser largement ce numéro. Il sera laissé aux groupes et individualités à raison de 20 francs le cent, 10 fr. les 50 ex., 5 fr. les 25 ex.

Camarades, envoyez vos commandes

LE THÉÂTRE ET NOUS

L'ANARCHISTE VU PAR M. BERNSTEIN...

Il nous a paru intéressant de parler de la dernière pièce de M. Bernstein : « Le bonheur ». Un anarchiste en est le principal personnage. On nous a saisi si souvent dans la littérature et à la scène que l'impartialité de cette œuvre et son intérêt valaient d'être cités.

Une actrice de music-hall et de cinéma, Clara Stuart, sort de scène. Dans sa loge viennent à rejoindre son manager et son mari, le prince de Chypre. Le premier, typique homosexuel, moule les combinaisons publicitaires, trouve des engagements, exploite rationnellement le prestige de la grande vedette. Le prince, lui, vit des libéralités de sa femme. En repusant, il lui a vendu son titre. La noble institution du mariage a permis à cet aristocrate de liquider ses dettes. Depuis il paye ses frusques (et ses frasques) avec les commissions que lui allouent manager et directeurs sur les engagements de la star. Dans le « milieu » on quantifie ce genre d'individus par un mot qui désigne un spécimen de la faune aquatique. Mais comme il s'agit d'un aristocrate... Clara Stuart est merveilleusement adaptée à cette ambiance. Comme une brillante moule évoluant avec grâce au-dessus des marécages qu'elle affectionne, sa beauté, sa vie salement à cette pourriture sociale.

Tout en elle est facile, frêlée. Avec cette psychologie on peut dire : elle l'est. Des milliers d'imbéciles qui, non contents de l'appiaudir, l'encensent et l'adorent, l'attendent à la porte du théâtre. Elle sort. De la foule qui l'accueille un homme se détache, revolver au poing, et tire sur elle. Atteinte d'une balle à l'épaule, elle s'écroule.

Aux Assises, l'auteur de l'attentat, Philippe, se dit anarchiste. Il condamne le système social qui soumet la collectivité à l'autorité de quelques-uns. Il est antisocial car c'est dans la réunion des individus, dans la société que se trouve le germe du mal. C'est l'esprit grégaire des peuples et leur soumission qui suscitent les dictatures de l'argent, de la politique, de la pensée. Pour détruire cette société il faut frapper ceux qui la concrétisent, c'est au sommet qu'ils se trouvent. Mais qui est au sommet ? Les hommes d'Etat ont un règne transitoire, les capitalistes sont généralement égoïstes et l'instabilité financière actuelle...

Ces personnalités qui cristallisent vraiment autour d'elles le désir, l'admiration, la haine, sont les stars de cinéma. Il a voulu tuer la plus adulée d'entre elles pour démontrer qu'un de ces êtres qui subjugent les peuples, peut venir retourner au néant, par la volonté d'un homme. Il a voulu détruire l'idole devant laquelle on se prosterne, secouer l'apathie des adorateurs. Ceux-ci ont réagi... mais pour le lyncher. Il est prêt maintenant à subir toutes les rigueurs de cette société qu'il voudrait éliminer. Il repousse la pitié de Clara. Celle-ci, par un revirement, qu'il désapprouve le tribunal, fait une sympathique déposition en faveur de celui qui regrette de l'avoir seulement blessée. Clara Stuart implore les jurés pendant que son agresseur lui crie sa haine et son dégoût, croyant qu'elle joue un sketch de puérilité. Le verdict est rendu : deux ans de prison à l'accusé.

Au dernier acte nous retrouvons Luther au soir de sa libération chez Clara Stuart. Pendant les deux années qu'a duré sa détention, la star sincèrement éprise de l'anarchiste, lui a écrit. Le jour de la levée d'écrin, elle l'attendait. Il a voulu détruire l'idole devant laquelle on se prosterne, secouer l'apathie des adorateurs. Ceux-ci ont réagi... mais pour le lyncher. Il est prêt maintenant à subir toutes les rigueurs de cette société qu'il voudrait éliminer. Il repousse la pitié de Clara. Celle-ci, par un revirement, qu'il désapprouve le tribunal, fait une sympathique déposition en faveur de celui qui regrette de l'avoir seulement blessée. Clara Stuart implore les jurés pendant que son agresseur lui crie sa haine et son dégoût, croyant qu'elle joue un sketch de puérilité. Le verdict est rendu : deux ans de prison à l'accusé.

Dans « Un apostolat » roman de T'Sertevens, le héros, un anarchiste militant, dégoûté du prosélytisme, avait une fin moins digne. Placé dans la même circonstance que Philippe Luther, il se résignait bien volontiers au rôle de gigolo.

Le personnage de M. Bernstein, reste fidèle lui, à son idéal. C'est déjà un titre à notre sympathie. Dans la vie courante nous avons eu à compter tant de défections et de trahisons. Il est réconfortant de voir qu'au théâtre de M. Bernstein les anarchistes sont des idéalistes immuables. Faut-il voir là, de la part de cet auteur, un tardif regret ?... Si nous en croyons certains souvenirs, M. Bernstein n'a-t-il pas montré moins de constance que son personnage jadis ? Ces idées qu'il met en scène aujourd'hui, il les a un peu vécues. Il est vrai que ceci est vieux. La réussite sociale exige qu'on ait la mémoire courte...

Il est vrai que son personnage date un peu. Il nous rappelle l'âge héroïque de l'anarchie, avec sa psychologie romantique. S'il fallait en croire M. Bernstein, le libertaire serait uniquement un antisocial destructeur, ne voulant, par haine du conformisme social, rien accepter qui puisse l'attacher non seulement à la société, mais à la vie même. Cette attitude a eu sa réalité et elle ne manque pas de grandeur. Elle a été illustrée par des exemples sublimes. Nous l'avons un peu vécue dans notre adolescence. De cet anarchisme romantique qui survivait encore, dans les premières années de l'après-guerre, il ne reste plus grand-chose aujourd'hui. Comme le christianisme primitif l'anar-

chie a eu ses iconoclastes. Mais avec le caractère constructif que prend le communisme libértaire, l'acte individuel à-à-à encore sa raison d'être surtout dans les conditions où l'accomplit Luther ? On comprend mal, ou plutôt on voit un anachronisme, dans la réaction de ce libertaire fin dix-neuvième siècle en face de l'idolâtrie béate, l'engouement pour les gloires publicitaires. Il y a un désaccord évident entre un geste qui était adapté aux conditions d'une époque et le produit d'une autre époque si différente.

Dans la pièce de M. Bernstein, le héros reste fidèle à son destin, à son idéal, c'est vrai. Mais d'autre part, pourquoi cette peur du bonheur, cette crainte d'être heureux ? La star veut tout abandonner et le suivre : il s'y refuse. Cette conception hautaine de l'anarchisme s'enferme dans sa tour d'ivoire est scénique, fautive par conséquent. L'anarchisme est un état d'esprit, une position philosophique d'où l'on juge et observe la vie. Ce n'est pas une destruction systématique et une négation esthétique du bonheur. Nous voulons au contraire construire un édifice harmonieux où il y aura pour chacun le maximum de joie et de tranquillité. Voilà ce que M. Bernstein aurait pu faire dire à son anarchiste, puisqu'il voulait en mettre un en scène, au lieu de présenter une sorte d'intellectuel dédaigneux des contingences, logique et conséquent avec lui-même certes, mais qui est un inadapté plutôt qu'un révolutionnaire.

Sous ces réserves, « Le Bonheur » est une pièce intéressante, car elle fait penser, chose rare du reste. Elle comprend de nombreuses scènes satiriques et même des critiques de la société actuelle qui déterminent quelque houle parmi les élégants spectateurs.

Du reste, l'éloge d'Henry Bernstein, dramaturge, n'est plus à faire. Il est secondé par des interprètes intelligents et sensibles, égaux par le talent, malgré les différences de tempéraments.

A. MADIN.

LA VOIX DE PROVINCE

BEZIER

UNE DETENTION ARBITRAIRE

A la caserne du 81^e d'infanterie, pendant que les soldats libéraux rendaient leurs effets militaires, un nommé Gros, capitaine de son métier, déambulait à travers les chambrées. Faisant, sans doute, comme les bestes féroces, égarant le vent pour mieux se lancer sur une proie.

Voici qu'il avise (est-ce effet du hasard ou préméditation) une caisse personnelle ouverte en ont tous les soldats. Il la trébuche et parvient à l'ouvrir. A l'intérieur, il aperçoit un cahier qu'il se met à lire aussitôt. Horreur, des chansons anti-guerrières. Dans une caserne se permettre d'avoir dans une boîte bien à soi des chansons contre la guerre, mais c'est la fin de tout.

Aussitôt, il fait appeler le soldat *Poch Dan-* ton, coupable de ce délit de lèse-majesté, flanqué 15 jours de prison, qui, une fois passée entre les mains (très humaines) du commandant et du colonel se montent à 30 jours de prison dont 15 de cellule.

Ce qui fait que ce soldat, le jour même de sa libération se voit condamné à faire 30 jours de prison supplémentaires de par la seule volonté d'un homme qui possède trois liasses d'or sur sa manche.

A l'heure où tous les gouvernements se déclarent à qui mieux mieux contre la guerre, un petit capitaine, mais grand de par sa conception du devoir militaire, foure au bécot un homme qui n'était déjà plus sous ses ordres, et qui se permettait de ne pas croire ce que disent les grands manitous du gouvernement.

Les assassins de métier se défendent lorsqu'on veut leur enlever la moindre possibilité de faire revivre les champs de carnage de 1914-1918.

SODMAN.

AGEN

Le groupe d'Agen a montré durant la période écoulée une belle activité qu'il faut espérer durable, par l'organisation de nombreuses conférences qui ont obtenu le plus réconfortant succès. Les camarades sont largement récompensés des efforts fournis sans compter, et des sympathies que nous avons créées qui sont nombreuses auprès des groupes d'avant-garde avec lesquels certaines luttes ont été menées en commun accord établissant ainsi le front unique en dehors des chefs.

Aussi avant la venue des grandes chaleurs, le groupe se propose d'organiser plusieurs conférences par l'homme qui, il y a quelques jours, était encore entre les griffes des dirigeants, il s'agit de Guilbeaux. A cette occasion nous faisons un pressant appel à tous les amis et sympathisants pour qu'ils nous aident afin que ces conférences obtiennent tout le succès désirable et pour assurer la liberté de parole au cas où la camelote royale voudrait tenter de la troubler comme elle le tenta à Villeneuve-sur-Lot pour Gerin et G. Ploch, et qu'elle trouve comme elle le trouva alors, des hommes disposés à la faire respecter.

Le Révolté.

P. S. — Les camarades sont invités à venir nombreux au Groupe d'Etudes Sociales qui se réunit Café des Négociants, place St-Marc, échange de vues et discussion courtoise sur toutes les questions pouvant nous intéresser.

LIVRES ET REVUES

G. DE LA FOUCHARDIÈRE

Joseph Pantois, fils de gendarme

Pour ceux de nos camarades — ils sont rares, sans doute — qui ne connaissent pas l'œuvre et l'influence de G. de la Fouchardière (pour les autres aussi) j'ai demandé à celui-ci l'autorisation de reproduire la présentation qu'il vient de faire à ses habitués lecteurs de l'œuvre de son nouveau roman : « Joseph Pantois, fils de gendarme ». Et l'on sera d'accord avec moi, je l'espère, pour juger que G. de la Fouchardière a eu raison de m'écrire que son roman « est fait, assurément, pour plaire aux lecteurs du « Libertaire ».

Henri LUCIEN.

C'est le titre de mon nouveau roman, qui doit sortir demain ou après-demain. Je dois vous le présenter. Un lecteur a le droit d'être préalablement et loyalement renseigné sur la valeur de ce qu'il achète, sur ce qu'il y a ou sur ce qu'il n'y a pas derrière cette mystérieuse couverture jaune... et il ne peut guère se fier aux placards de publicité.

D'autre part, je ne voudrais pas courir le risque que mon livre vous soit présenté par quelque « prince de la critique » (encore que le risque soit fort minime si l'on mesure ce qui me sépare des princes de la critique : de ma part, un mépris plein de sérénité ; de la leur, cette sorte d'horreur sacrée qu'un pontife éprouve à l'égard d'un excommunié, et qui lui commande d'étouffer un livre nouveau-né, ce qui est une forme littéraire du meurtre rituel).

Joseph Pantois, dont j'ai essayé de conter l'histoire, eut un sort affreusement banal : il eut peur toute sa vie et il mourut tout de même.

Son gendarme de père avait déclaré : « Je ferais de mon fils un homme... ». Il en fit une andouille, par l'effet de cette éducation basée sur la peur, que tant de nous ont regretté, dont si peu de nous ont su se libérer.

Le gendarme Pantois inquiéta un son fils la crainte de tout ce qui porte un galon, un képi, un uniforme, de tout ce qui n'est habillé comme tout le monde, de tout ce

qui, par conséquent, mérite les marques extérieures de respect.

La mère du petit Pantois lui inspira la terreur de l'eau qui noie, des bêtes qui piquent ou qui mordent, des automobiles qui éraient, des courants d'air qui apportent les microbes, de tout ce qui est mauvais pour la poitrine et peut faire du mal à l'estomac, de tout ce qui précède la maladie et peut causer la mort.

L'abbé Roblochon, qui catéchisa le petit Joseph Pantois lui apprit la crainte de ce qui peut suivre la mort ; la crainte du diable et d'un Dieu de bonté que les prêtres nous montrent pire que le diable ; la crainte du péché qui mène à l'enfer... c'est-à-dire la crainte de tout ce qui peut faire un homme, ou même un petit garçon.

Et il y avait encore la grand-mère du petit Pantois, qui lui apprit à redouter les fantômes. Car il y avait un revenant dans la famille : un grand-père Pantois qui avait été condamné aux peines éternelles pour avoir mangé du saucisson le vendredi saint et qui revenait périodiquement pour se plaindre, bien qu'il n'eût rien à réclamer.

Ainsi, Joseph Pantois, ayant peur de ce qui existe et de ce qui n'existe pas, était bien armé pour l'existence.

Il alla au collège, où il vécut sous la terreur perpétuelle que lui inspiraient ses camarades, incarnations de la force, de la ruse, de la méchanceté.

Il y avait encore la grand-mère du petit Pantois, qui lui apprit à redouter les fantômes. Car il y avait un revenant dans la famille : un grand-père Pantois qui avait été condamné aux peines éternelles pour avoir mangé du saucisson le vendredi saint et qui revenait périodiquement pour se plaindre, bien qu'il n'eût rien à réclamer.

Ainsi, Joseph Pantois, ayant peur de ce qui existe et de ce qui n'existe pas, était bien armé pour l'existence.

Il alla au collège, où il vécut sous la terreur perpétuelle que lui inspiraient ses camarades, incarnations de la force, de la ruse, de la méchanceté.

Il y avait encore la grand-mère du petit Pantois, qui lui apprit à redouter les fantômes. Car il y avait un revenant dans la famille : un grand-père Pantois qui avait été condamné aux peines éternelles pour avoir mangé du saucisson le vendredi saint et qui revenait périodiquement pour se plaindre, bien qu'il n'eût rien à réclamer.

Ainsi, Joseph Pantois, ayant peur de ce qui existe et de ce qui n'existe pas, était bien armé pour l'existence.

Il alla au collège, où il vécut sous la terreur perpétuelle que lui inspiraient ses camarades, incarnations de la force, de la ruse, de la méchanceté.

Il y avait encore la grand-mère du petit Pantois, qui lui apprit à redouter les fantômes. Car il y avait un revenant dans la famille : un grand-père Pantois qui avait été condamné aux peines éternelles pour avoir mangé du saucisson le vendredi saint et qui revenait périodiquement pour se plaindre, bien qu'il n'eût rien à réclamer.

Le malheur est que les individus sans valeur morale sont disposés par leur tempérament à n'avoir peur de rien ni de personne... Alors que les meilleurs d'entre nous, timorés par l'éducation, sont soumis par prédestination à tous les abus, à toutes les tyrannies, et vaincus par avance lorsqu'ils se trouvent devant des êtres mal-faisants.

C'est pourquoi je vous préviens, au cas où ma thèse se trouverait en opposition avec vos idées ou vos sentiments... En ce cas, relisez l'*Emile*, qui parut également subversif à l'époque de Rousseau et qui a l'inconvénient d'être assez ennuyeux.

Et je dois vous avouer maintenant la raison d'une crainte que je ne vous ai pas cédée au début de cet « avertissement » : J'ai peur que mon ouvrage vous soit présenté par un « prince de la critique » parce que, si par extraordinaire il en disait du bien, il me ferait beaucoup de tort auprès de mes lecteurs et amis...

Et si, par un plus grand miracle, il pensait le bien qu'il en dit, je me trouverais en quelque sorte déshonoré à mes propres yeux.

G. de la FOUCHARDIÈRE.

LIVRES PROPOS (Journal d'Alain), 25 mars 1933 :
Au sommaire : Sept propos d'Alain : Anniversaires (Mirabeau, Paul-Louis Courier) ; Chronologie politique ; Pour comprendre l'Allemagne ; Pour juger la politique française ; Documents : une trahison de plus, l'hérésie d'Oxford, etc... ; Essais : pacifisme et révolution ; critique du sentiment ; lectures, sottises.

L'affaire Pétrini

A peu de temps de là, nous recevions de Moscou une réponse à nos lettres envoyées à la citoyenne Pechkova. « Secours aux Prisonniers politiques ».

Moscou, Kouznetzki 13-XII-1931
N. 12093.

Au Comité International de Défense Anarchiste.

En réponse à votre demande sur le lieu où se trouve Alfonso PETRINI, je vous communique que, d'après les renseignements reçus, il se trouve dans le camp correctionnel des îles Solovetski.

Vous pouvez lui envoyer des colis à notre adresse, à condition que vous payez, préalablement, les frais de douane à l'étranger.

(S.) M. VINAVER.

Mais, jusqu'ici, le mystère continue à planer sur le cas de notre camarade PETRINI. Une lettre datée de Moscou, le 15-3-1932, n° 12093, envoyée de la même organisation, nous informe de ce que : « Le motif de la détention est inconnu à ce groupement Secours aux Prisonniers. »

Plus tard, nous recevions cette dernière lettre.

Moscou Kouznetzki, N.

Au Comité International de Défense Anarchiste.

Votre lettre pour A. PETRINI, nous l'avons reçue et transmise à lui. Nous ignorons le pourquoi vous receviez cette lettre. Dans le cas où vous pourriez mettre à l'œuvre des projets d'assistance aux prisonniers politiques, nous vous prions de nous en tenir au courant.

PESCHKOVA

Moscou — Kouznetzki Ufost
N. 12093

Au Comité International de Défense Anarchiste.

En réponse à votre requête, nous vous communiquons que vous pouvez envoyer à notre adresse, pour A. PETRINI, un colis qui paiera les frais de transport sur place. Dans le cas où vous pourriez mettre à l'œuvre des projets d'assistance aux prisonniers politiques, nous vous prions de nous en tenir au courant.

Pour ce qui concerne le motif de la détention de A. PETRINI, adressez votre requête au Procureur du Tribunal suprême, à l'adresse : MOSCOU, Spiridonovska, 30.

Signé : VINAVER (?)

LETTRE DE PETRINI

Mais nos efforts devaient cependant rencontrer un premier succès qui nous fut en même temps une grande joie : fin septembre 1932, nous recevions une petite enveloppe, venant de Russie, et contenant une lettre de la main de PETRINI, provenant du lieu d'exil — de domicile forcé — d'Astrakan, la voici :

Astrakan, le 17 septembre 1932.

Très chers camarades,

Le Comité des prisonniers politiques de Moscou m'a fait avoir votre lettre qui m'a beaucoup réjoui car, depuis longtemps, j'attendais de vos nouvelles.

Pour ce qui concerne mon innocence, vous trouverez confirmation dans le fait que je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

Je n'ai jamais été condamné, ni même puni, par la justice soviétique. Certes, j'ai été emprisonné, mais cela n'a rien de répréhensible, car j'ai été victime de la délation et de la trahison de certains de mes amis.

grés au-dessous de zéro et, sans pardessus, il me sera difficile de résister. Envoyez-moi l'argent me permettant d'acheter un pardessus car, avec la valeur russe, le plus meilleur marché viendra à coûter 300 roubles, tandis qu'avec la monnaie étrangère, il reviendra quatre fois moins cher. Il est certainement honteux de vous demander de l'argent pendant que je suis en liberté et que je travaille, mais ainsi se présente ma situation. J'espère que vous ne comprendrez et que vous ne me refuserez pas l'aide morale et matérielle. Je vous embrasse, votre camarade,

PETRINI.

A cette lettre, nous répondîmes chaleureusement, offrant à PETRINI toute l'aide matérielle et morale dont nous pouvions disposer et nous donnons, pour terminer cette série de documents, cette dernière lettre de notre malheureux camarade, reçue à Bruxelles le 14 mars 1932.

Chers Camarades,

Dans votre lettre du 24 janvier, vous me communiquez que, depuis plus d'un mois et demi, vous m'avez expédié la somme de 1.000 francs belges par l'intermédiaire du C. V. P. de Moscou. Ce dernier m'écrit en date du 15 février que l'argent n'a pas encore été reçu et que les 19 roubles de la Fédération, en attendant, ont été envoyés à son tour.

Il me faut donc attendre que l'argent soit arrivé, car je leur ai dit la difficulté que j'étais en train de vivre. Tâchez donc de faire les réclamations nécessaires. C'est possible que cet argent ne soit séquestré à temps.

Camarades, j'ai hâte de pouvoir être à vos côtés, je suis si fatigué de cette vie sans mouvement. N'oubliez pas votre camarade qui vit sur les rives de la Volga et qui mène une vie stupide, sans aucune activité. Pour cela, j'attends de vous l'aide morale sans laquelle il ne me sera pas possible de retourner en Europe. C'est honteux de constater qu'on ne me permet pas de rejoindre l'Europe, simplement parce que je suis un révolutionnaire, et que j'ai donné à la cause toute mon énergie, vouée sans espoir à l'œuvre personnelle.

Tout ceci, le gouvernement bolchéviste le sait bien, puisque, en 1927, j'ai refusé de faire de la carrière. Est-ce que je m'occupais de ?

N'oubliez pas de réclamer l'argent.

Recevez les salutations affectionnées de qui est toujours resté à sa place.

PETRINI.

Tel est l'état de la question à ce jour.

Devant cette situation, les amis d'Alphonse PETRINI, d'un commun accord avec le C. I. D. A., réclament :

1° Qu'Alphonse PETRINI, déporté administrativement, par décision du Guépéou, soit jugé publiquement avec toutes les garanties de défense. Notamment qu'un avocat soit autorisé à se rendre en Russie pour assister PETRINI.

2° Dans le cas où le gouvernement russe s'opposerait à cette mesure juridique, nous exigeons que PETRINI puisse quitter la Russie immédiatement et librement.

Devant le mutisme persistant du gouvernement de l'U. R. S. S., le Comité International de Défense Anarchiste, se voit obligé de porter la question devant l'opinion de la classe ouvrière internationale et de stigmatiser l'attitude de ce gouvernement soi-disant prolétarien qui reste sourd à nos questions ; ne répond même pas aux lettres adressées à ses organismes officiels.

Notre patience a été longue, trop longue déjà pour notre ami PETRINI qui souffre depuis des années d'une injustice flagrante.

Ouvriers de tous les pays, de toutes les tendances, avec le Comité International de Défense Anarchiste, réclamez qu'il soit officiellement répondu sur le cas d'Alphonse PETRINI. Exigez que le silence soit rompu sur ce cas.

Exigez que PETRINI puisse se laver des accusations ignobles, lancées contre lui, anonymement et secrètement.

Exigez que PETRINI soit libre de revenir parmi nous.

Le Comité International de Défense Anarchiste.

Le Comité pro Nitkinie Politique Italien.

L'Union Anarchiste Communiste de France.

DANS LES SYNDICATS

C. G. T. S. R.

S.U.B.

Nous faisons appel à tous les travailleurs qui veulent demeurer des esprits et conscients libres, à tous ceux qui ne veulent pas devenir des suiveurs de prestidigitateurs de tous les partis, qui ont tué et continuent à faire sombrer le véritable syndicalisme révolutionnaire et anti-étatiste émanant de la 1re Internationale et situé dans la Charte d'Amiens 1906. Tant que des individus n'auront pas compris la maladresse de la pourriture parlementaire qui est une pourvoyeuse de fascisme mondial, les organisations syndicales ne seront pas épargnées par ces germes de putréfaction qui empoisonnent l'humanité ; la politique domestiquant l'action syndicale est un facteur de haine et de division.

Pour un syndicalisme révolutionnaire, adhérez au syndicat unique du bâtiment dont le siège est toujours à la Bourse du Travail, 46 étage, bureau 32. Tous les soirs permanences de 17 h. 30 à 19 heures. Bibliothèque aux mêmes heures.

Azorin Félix Vargas (traduit de l'Espagnol par F. de Miomandre).

Louis Guzman .. L'Aigle et le Serpent (la révolution mexicaine).

Mariano Azuela .. Ceux d'en bas.

Mme Bonfante .. Savants et titans de la révolution industrielle.

José Almira Un idéal dans un tombeau.

Louis Prat L'Harmonisme.

Gustave Coquiott. Les Gloires déboulonnées.

Lascano-Tegui .. Les peintres maudits.

G. V. de Milos.. Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie.

De Pierrefeu Comment j'ai fait fortune.

Abonnez-vous au « Libertaire »

Seul l'abonnement peut assurer à notre journal des ressources régulières et une parution normale.

Seul, l'abonnement nous permet de limiter le coûteux bouillonnage.

Pour vingt-deux francs par an, nos abonnés ou réabonnés recevront deux volumes à choisir dans la liste ci-dessous. Pour six mois, onze francs, ils recevront un volume. Les primes, d'une valeur marchande de 25 à 30 fr. et de 12 à 15 fr., seront expédiées dans les huit jours.

P. Martin Lampel Jeunesse trahie. (roman de la Reichswehr noire).

Fedorotchenko .. Le peuple à la guerre.

Josef Roth Le Monde en flammes.

Germ. Jondani .. Balle d'avoine.

A.-A. Kuhnert .. Front de guerre des femmes.

Andrée Violis .. Tourmente sur l'Afghanistan.

G. Espé de Metz. J'en appelle au monde civilisé.

L. Abensour Le problème féministe.

Alice Jouenne .. Une expérience d'éducation nouvelle.

Lahy Hollebecque Le féminisme de Shéhérazade.

Lord Byron Journaux intimes (Les Mémoires Révélateurs).

Eugenio d'Ors Jardin des Plantes.

Jean-Paul Choix de Réves.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné (nom et adresse)

déclare souscrire un abonnement de au Libertaire.

Pour un an : 22 fr. (2 volumes).

Pour six mois : 11 fr. (1 volume).

Volumes choisis en prime

(Indiquer deux titres de remplacement)

Signature :

A retourner accompagné du montant en mandat ou chèque postal à Frémont, 23, rue du Moulin-Joli, 11^e, chèque postal : Frémont 1642-80, Paris.

(Ajouter 1 fr. pour tout envoi de commande.)

Pour prendre date

Le SAMEDI 6 MAI, à 20 h. 30

SALLE des JEUNESSES REPUBLICAINES

10, rue Dupetit-Thouars - Métro : Temple

Grande soirée théâtrale et artistique

Au profit de la Caisse de propagande de la Fédération parisienne, avec le concours du groupe « Une Graine » qui interprétera :

POIL DE CAROTTE

de Jules RENAUD

Suivie d'un programme soigné qui paraîtra dans le prochain « Libertaire ».

Militants et sympathisants de la région parisienne ! réservez votre soirée du 6 mai, amenez vos amis ! Il faut que cette fête, qui a pour but de renforcer la caisse de la Fédération, en vue de son action quotidienne, pour développer sa puissance d'agitation, pour qu'elle soit à la hauteur de sa lourde tâche.

Camarades de la R.P. ! assurez le succès de cette fête. N'oubliez pas que l'argent reste en régime capitaliste, le nerf de la guerre.

Le Samedi 6 Mai, à 20 h. 30, tous présents à la salle Dupetit-Thouars

COMITE DE L'ENTR'AIDE

Caisse de Secours aux Emprisonnés politiques

HUET, secrétaire, 6, rue Jacquier, Paris (14^e)

COMPTE RENDU FINANCIER DU 1^{er} TRIMESTRE 1933

Recettes

Collecteur au S.U.B. — (talons n° 559 à 583 inclus). — Cimentiers conf. 30 ; Desmireux, 5 ; Union des Intellectuels Pacifistes, 30 ; Confesseurs C.G.T.S.R. 30 ; Chrysostome 5 ; Chenard 5 ; Montours en chauffage, 50 ; L.I.G.P. (section de Gagny) 10 ; S.U.B. 25 ; Bonnot Abel, 30 ; Giron 10 ; Zubias 11,50 ; Collette Bâtiment Conf. 122,50 ; Métaux C.G.T.S.R. 20 ; M. Durand 3 ; Thibaut Justin 5 ; Durand 3 ; S.U.B. 50 ; Tétard 95 ; T.S.R. 150 ; Terrassiers Conf. 60.

Mandats et directs. — Hodot, 10 ; Roméo 5 ; Nancy 1,25 ; Fontaine 5 ; Lefebvre 5 ; Chantreau 10 ; Charliand 25 ; Morinier 10 ; Berger 5 ; Spokel 5 ; Bennet 5 ; Fontaine 5 ; Albert 1,10 ; Lazzeri 10 ; G.M. Golté 5 ; Fazzani 10 ; Abraham 10 ; Marg. Picard 20 ; Jugeau 5 ; Echégut 4 ; Barbot 5 ; Lefebvre 5 ; Plombiers 5 ; Conf. Int. S.U.B. 2 ; M. J.L. C.P. (Gagny) 10 ; X. 0,50 ; Giraud 3 ; Durand 6 ; Lazzeri 4 ; Cloître 6 ; un livre 8 ; Grangulotte 5 ; un copain 5 ; Maurer 5 ; Chantreau 10 ; Verrier 2 ; Blin V. 15 ; gr. lib. du 43^e ; 20 ; Toulon 40 ; Yvonne Potier 2 ; Georges 2 ; Rougier 5 ; Meslay 10 ; gr. d'édition de la Brochure Mensuelle (6 m.) 60 ; Charbonneau, 25...

Libertaire. — Tronc de la librairie. 394 85

Par chèques postaux. — Barrat 5 21 45

Conf. 10 ; Demol 15 ; Spielmann 10 ; Mahieux 5 ; Gr. lib. de Coursan 15 ; R. Forestier 5 ; gr. lib. de Thiers 20 ; Dupré 10 ; Mahieux 5 ; G. Gobron 10 ; gr. lib. de Coursan 15 ; Fédé. Conf. des ouïes et parux 150 ; Synd. Sollerie Paris 50 ; Rous Murius 10 ; Richard Pol 5 ; Michel Ferdinand 5 ; sa compagne 5 ; Auguste 5 ; Louis 5 ; gr. Anarchiste de Nîmes 25 ; Mahieux 5 ; Blanchon 5 ; Dupré 10 ; Yvonne et Gaston 10 ; Bâtiment de Bordeaux C.G.T.S.R. 20 ; A.O.S. P. 500 ; Demol 15 ; gr. lib. de St-Denis 20 ...

Fête du 22 janvier. — Résultats —

Listes de souscriptions : n° 58, versée par Toubert ... 10

N° 53, personnel imprimerie de la M. des Syr. 5 ; R. Tillet 5 ; Novion 5 ; Gille 5 ; Abria 2 ; Pouteau 2 ; Rott 2 ; Renoux 2 ; Charbit 2 ; Michaud 2 ; Lefebvre 5 ; Barrau 3 ; Monet 5 ; Maret 5 ; Rouvier 2 ; Brossard 3 ; Mons 5 ; Congé 5 ; Betten-doff 5 ; Castagné 5 ...

N° 12 : par 10 fr. : 1, 50 ; X. (L.I.C.P.), 40 fr. ; 2, 1, 50 ; X. 1,50 ; Blondi 1 ; Julie H. 2 ; Julie III, 1 ; Julie I, 1 ; Julie V, 2 ; Cahriot 5 ; Pelletier 5 ; Toulou-se 5 ; Gornouillers 13 ; H. Gani 2

N° 10 : par 10 fr. : 1, 50 ; an. 0,50 ; Carter 5 ; Rousset 5 ; Chambard 2 ; Clos 3 ...

Liste du gr. de St-Denis pour Soubriand, versée par celui-ci : gr. de St-Denis 50 ; Carpentier 5 ; Derrny 5 ; Malmaine 3 ; fam. P. 10 ; Amoult 2 ; Garzel 2 ; Duchan 5 ; Rachel 5 ; Las-hortes 5 ; Teirons 5 ; Angé 5 ; Louis 5 ; Lelant 5 ; Schéek 5 ; Henri Lucien 5 ; Guyard 5 ; Marcel 1 ; section L.I.C.P. 10 ; Kiki 10 ; mère Péron 5 ; des camarades de la section des mécaniciens 27 ...

Total 4251 95

Dépenses 50

Exp. pour Berthier ... 406 40

Exp. à Pau et frais ... 152 40

Remis à Castro ... 100

Exp. à Glaréf et frais ... 103

Exp. à Rémoud et frais ... 51 90

Remis à Manlu ... 220

Frais de convocation, correspondance, etc. ... 49 75

Total 1133 45

Avoir total : en caisse le 1^{er} janvier ... 1684 15

+recettes du trimestre ... 4251 95

— dépenses : 5933 10

Il reste en caisse le 1^{er} avril 1933 4799 65

Vu et contrôlé le 7 avril 1933, Les contrôleurs :

LAGRANGE, ROLLAND, HODOT.

Très prochainement va paraître « Suprêmes Illusions », par L. Barbedette. — L'auteur expose des diverses conceptions émises sur l'origine des religions, et les résultats auxquels aboutit l'expérience rationnaliste concernant le judaïsme, le christianisme et les autres grandes religions. Cette brochure est la reproduction de l'article publié par Barbedette dans l'Encyclopédie Anarchiste au mot religion.

LA VIE DE L'U. A. C.

Caisse d'avant congrès. — Appel est fait à tous les groupes et individualités pour la caisse d'avant congrès, pour assurer les frais de voyages de tous les délégués.

Adresser les fonds à Raoul Collin